

d'études ; trois fois par semaine deux catéchismes à l'école gratuite : pauvres enfants, moins favorisés que ceux qui peuvent payer leur admission au collège, c'est tout ce qu'ils ont d'instruction religieuse ; il est vrai que c'est incomparablement plus encore qu'ils n'en recevraient en dehors de chez nous. Enfin, sans compter les innombrables brouilles auxquelles la meilleure bonne volonté ne me soustrait pas toujours, surtout ici où nous sommes en plein dans l'installation provisoire, on vient de me confier la fanfare.

Cela a l'air d'un enfantillage, la fanfare ! Et cependant c'est un bon moyen de grouper les jeunes gens. En ce moment elle ne compte que des professeurs et quelques grands élèves ; mais c'est déjà une attraction pour eux, à condition qu'on se donne de la peine pour les y intéresser, ce qui suppose malheureusement pas mal de temps. Surtout, j'espère que ce sera un moyen d'avoir facilement et régulièrement à la maison nos anciens, l'an prochain et plus tard : et si mon espoir n'est pas trompé, le temps que j'y passe maintenant n'est pas du temps perdu.

Seulement nos instruments sont bien abimés ; et puis surtout, cela manque de clarinettes. Or, la clarinette, ici, c'est tout, ou presque. Aussi, mon Révérend Père, je vous avouerai que j'ai des ambitions : je voudrais avoir quelques clarinettes (en si bémol, nouveau diapason). Si vous pouviez m'aider à réaliser ce rêve, les chants clairs qui monteraient sous le ciel d'Orient diraient aux échos notre reconnaissance ; et pour moi, je demanderais à Notre-Seigneur de vous récompenser d'une manière plus solide.

Si j'avais eu le bon esprit de commencer ma lettre il y a un mois j'aurais eu du temps ; maintenant il faut me borner, malgré mon désir de vous dire bien des choses encore.

Adieu, mon Révérend Père, je me recommande à vos prières ; aucun jour je ne vous oublie au Saint Sacrifice. Ici tous vous saluent respectueusement et de tout cœur.

Votre tout respectueusement dévoué *in Corde Jesu*.

JEAN-BAPTISTE GENG, S. J.

le savez, on n'a pas trop de peine à tenir de semblables promesses... Aussi, vendredi, 24, nous roulions du côté de Aghdja-Laya. Saint Barthélemy, apôtre de l'Arménie, dirigeait l'exploration.

A huit heures et quart, nous arrivions à Aghdja-Laya. Une jeune fille nous demande ce que nous désirons ; puis, toute contente, nous mène au centre du village, dans une maison fort propre. La maîtresse du logis met sa cour à notre disposition ; et, en quelques minutes, elle a étendu nattes, tapis et coussins. Le crieur public nous annonce et notre cour ne peut plus contenir la foule qui s'y presse. Alors, Mémèd Béy nous offre aimablement la grande salle de son conaq. Là, nous regardons les malades ; puis, à midi, nous y prenons notre repas : table, chaises, fauteuil, tapis de soie, rien ne manquait. Pour cette fois, on se promène dans un beau jardin, on se repose sous un kiosque aux colonnes de marbre. Mais il nous tardait de voir le nord du village, plus pauvre, disait-on. Une riche dame de Césarée nous offre alors son vaste jardin : « Vous aurez » l'eau courante, la verdure, l'espace, nous dit-elle ; je vais vous » faire accompagner par ma domestique ». En effet, nous étions très bien. Le vieux jardinier nous dit, en nous montrant des matelas que sa femme venait d'apporter : « Reposez-vous au bord de l'eau. Qu'il ne soit pas dit que de telles messagères sont venues dans mon jardin, et que le vieux Mahmèd ne leur a pas fait d'icram (de présents) ! » Les malades arrivaient, arrivaient toujours. Nous nous mettons au travail, après avoir fait nos prières en commun. Voyez-vous le tableau, mon Père ? L'eau coule... la place est tapissée de fleurs... Une population charmante, ouverte, aimable ; personne de sauvage. Nous cueillons nos *mignonnes fleurettes* et notre bouquet s'avance, lorsqu'une jeune femme arrive toute en larmes : « Regarde vite ma petite fille... depuis trois jours elle est entre la vie et la mort ». En effet, la chère petite rendait le dernier soupir quelques instants après que je l'eus rendue à sa mère ; elle avait un an et demi. (Si nous étions arrivées trois ou quatre jours plus tôt, nous aurions peut-être pu la guérir.)

Le soir, à cinq heures, nous reprenions l'araba après avoir remercié les familles qui nous avaient si bien reçues. Comme souvenir du village, nous emportions une splendide gerbe de petites fleurs.

RELATIONS
D'ORIENT

SYRIE — ÉGYPTÉ — ARMÉNIE

JANVIER 1907

BRUXELLES
IMPRIMERIE JOSEPH POLLEUNIS
45, RUE SANS-SOUCI, 45

—
1907

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
ARMÉNIE. — Les Œuvres de Tokat	1
Les Œuvres d'Amasia	19
Autour de Césarée	22
ÉGYPTE. — Une excommunication	39
Pauvres petites fellahines	43
Une mission à Boucit	46
Apostolat et Archéologie	54
Chronique	67
SYRIE. — A l'Université Saint-Joseph	70
Missions aux villages grecs de la Bèqaâ	81
Autour de Gebaïl et Batroun	90
Autour de Ghazir	94
Encore Tallabeya	100
A la résidence de Saïda	103

Adresser les communications au Procureur des missions, M. l'abbé P. MAZOYER,
17, rue de la République, LYON, ou à M. l'abbé C. CHEVALIER, 14, rue
Sainte-Hélène, LYON.

RELATIONS D'ORIENT

JANVIER 1907

ARMÉNIE

**Vue d'ensemble sur Tokat et nos Œuvres.
Joies et Espérances.**

Rapport du P. Testanier.

Tokat, 30 juin 1906.

Vue de la citadelle, Tokat présente l'aspect d'une large étoile qui enfonce dans la verdure ses cinq pointes grisâtres. Les maisons sont en bois et en terre pétrie où se trouve mêlée de la paille hachée. Aussi les incendies sont-ils fréquents et terribles ; il ne se passe pas d'année qu'on ait à déplorer quelque sinistre. Ces malheurs publics procurent à nos Pères l'occasion de montrer leur dévouement. En septembre dernier, le feu se déclare subitement dans la nuit ; c'est une longue suite de maisons qui brûlent ; les Pères n'hésitent pas et, les pieds dans l'eau et la boue, ils paient largement de leur personne en présence des Turcs qui admirent leur courage.

Notre résidence, ainsi que la maison des Sœurs françaises, est située à mi-côte sur le flanc de la colline ouest. Elles ont bon air toutes deux : très blanches dans les grands arbres verts. Notre établissement domine la ville : au-dessous s'étend un jardin en terrasses : entre la maison et le jardin les deux cours des élèves. C'est la même disposition chez les Sœurs. Par nos fenêtres, l'œil

fatigué de l'étude des langues se repose doucement en contemplant le beau panorama qu'offrent Tokat, ses environs et ses montagnes.

La ville compte une trentaine de mille habitants, répartis comme il suit :

Musulmans	17,500
Arméniens schismatiques . . .	10,000
Arméno-catholiques.	800
Grecs schismatiques.	1000
Protestants	200
Juifs.	500

A deux heures à l'est de Tokat, se trouve le village (arménien-schismatique) de Krikorents. A la même distance, à l'ouest, un autre village arménien schismatique aussi, Buskondjouk, caché dans les montagnes. Il faut aller assez loin pour rencontrer d'autres villages chrétiens. En dehors de là, le pays est occupé tout entier par les Turcs, les Circassiens et quelques campements de Kurdes.

Ici le missionnaire catholique n'a pas les réconfortantes consolations que goûtent nos Pères dans le Liban. S'il s'aventure hors de la ville, point de ces bons montagnards le scapulaire au cou et le chapelet entre les doigts, point de ces aimables petits enfants qui viennent en sautillant baiser la main ou demander une médaille. Partout ici, le turban, les femmes voilées, le schismatique à l'aspect fermé ou le Circassien avec un long poignard à la ceinture.

Surtout ne croyez pas que ce poignard soit un pur ornement. On s'en sert, et fort souvent encore. Un jour d'excursion, un de nos grands élèves nous suivait de loin. Vint à passer un villageois turc qui menait à la ville quelques animaux.

— « Allons, dit le Turc durement, aide-moi à conduire mes bêtes.

— « Non, je n'ai pas le temps, répondit notre élève. »

Là-dessus le montagnard dégaine et menace le jeune homme. Heureusement celui-ci avait un gros pistolet à amorce; il brandit à son tour ce joujou inoffensif et réussit à se tirer d'affaire. Mais cela ne réussit pas toujours aussi bien.

*
*
*

Parlons du climat. Tokat est située à 600 mètres d'altitude ; parmi les montagnes qui nous entourent se trouve un sommet de 1600 mètres. L'hiver est donc assez piquant : des températures de -10° , -12° , sont fréquentes. Le thermomètre est descendu en janvier 1905 à -15° ; cette année il s'est hasardé plus bas encore : une fois à -18° , une fois même à -22° . Pendant ces froids rigoureux Tokat est sous la neige : nous en avons pu mesurer dans nos cours 25 centimètres. Alors les rues de la ville sont mornes et désertes. Seuls les montagnards, vêtus de leurs grossiers vêtements en poils de chèvre, battent le pavé en poussant devant eux leurs ânes chargés de bois ou de sacs de charbon. Les sangliers et les loups se rapprochent des maisons habitées ; on en rencontre parfois à l'entrée de la ville.

Cependant l'hiver dure peu et le printemps vient vite rendre à Tokat sa verdure et son animation. Mais alors le climat se gâte et, pendant des mois, le ciel est fréquemment couvert, le temps orageux, l'atmosphère terriblement lourde. Cela dure des heures ; enfin l'orage éclate, la pluie tombe et tombe encore. Certains tempéraments se font vite à ce climat, mais d'autres...

Enfin, à l'arrivée de l'été, le temps redevient aimable et se maintient au beau, jusqu'en décembre.

Il fut un temps où des tracasseries de toute sorte gênaient singulièrement l'essor de nos œuvres. Actuellement l'estime et la considération accompagnent le nom de Jésuite. Nous sommes au mieux avec les autorités locales turques ; nous leur rendons, il est vrai, tous les services possibles. Voici quelques faits survenus cette année qui vous montreront l'estime dont on nous entoure généralement.

Un jour, deux des nôtres étaient à la montagne : il s'agissait de traverser un bois où les voleurs ne sont pas inconnus.

— « Oh ! dit alors un tcherkesse, vous n'avez rien à craindre vous autres : vous toucher serait aussi funeste que d'attaquer la poste. »

La poste voyage sous pavillon turc et qui l'attaquerait aurait des nouvelles du gouvernement.

Le jour du mardi-gras, arrive au dispensaire un homme tout essoufflé.

— « Veuillez me donner, dit-il au portier, du pain des Jésuites... »

— « Mais?... »

— « Oui, du pain des Jésuites. »

Était-ce un mendiant? Point du tout. Écoutez l'aventure.

Cet homme habite un village à huit heures d'ici; là un de ses amis est miné par la fièvre. On lui a dit : « Si tu manges du pain des Jésuites, tu seras guéri... » Et l'ami fidèle est accouru demander le bienheureux pain. On lui donne ce qu'il demande, et le messager de repartir aussitôt. Le malade a-t-il été guéri? J'en doute fort.

Le prestige de notre nom sert aussi de protection à nos amis.

Un voiturier rentrait dernièrement à Tokat assez tard dans la nuit. Tout à coup des ombres noires se glissent près des chevaux qu'ils cherchent à saisir et à entraîner.

— « Malheureux, que faites-vous? dit le cocher avec sang-froid, ignorez-vous avec qui vous avez affaire? ne savez-vous pas que je suis le voiturier des Jésuites? » Paroles magiques qui mirent en fuite les voleurs.

C'est dans ce cadre matériel et moral, dans ce milieu constitué par la nature ou formé par les hommes que nous accomplissons en silence la mission confiée à nos soins par Léon XIII : ramener à l'unité les Orientaux séparés, principalement les Arméniens. Dans ce but toutes nos œuvres : l'école, le dispensaire, les ministères spirituels propres à notre Compagnie.

*
* *

L'ÉCOLE SAINT-GRÉGOIRE LE THAUMATURGE (1).

L'école, c'est l'œuvre capitale et chère entre toutes, c'est là que nous nous efforçons de faire passer dans l'âme de nos élèves, en même temps que la science, la piété et l'esprit catholique. Tous les Pères ont quelque emploi à l'école : surveillance, enseignement du catéchisme, de la philosophie, des sciences, du français. Nous avons en outre 7 auxiliaires laïcs : 2 schismatiques et 5 catholiques dont 3 gagnés sur le schisme. L'un me disait récemment : — « Mon

(1) Cf. *Une École d'Arménie*, par le P. de Jerphanion. MISSIONS CATHOLIQUES, nos des 26 janvier et 2 février 1906.

Père, on m'a fait des offres avantageuses, néanmoins je préfère rester chez vous, malgré mon traitement modique, parce que mon salut y est en sûreté. »

Tous nos professeurs ont eu une retraite fermée de trois jours, au début de l'année scolaire : le P. Giustiniani a tâché de leur montrer un but plus élevé que celui de gagner quelques livres turques chaque mois.

A Tokat, l'école est attenante à l'église et à la résidence, ce qui offre bien des avantages. Actuellement nos locaux sont pleins d'enfants.

Statistique de notre école.

En 1902	88		Nos 253 élèves actuels se répartissent ainsi :		
» 1903	125				
» 1904	185		Catholiques.	Armén. schismat.	Grecs schismat.
» 1905	224		55	183	15
» 1906	253				

Travail et jeux. — « Nation intelligente et active » ne cesse-t-on de répéter en parlant des Arméniens : les enfants ont en germe ces qualités de la race ; ils ont de merveilleuses ressources ; à l'éducateur d'être assez habile pour en tirer tout le parti possible. Car, je ne veux pas le taire, ils ont aussi, nos chers petits, des défauts incontestables, entre autres le mensonge et la mauvaise habitude de se dénoncer. Extirpez ces vices et développez les qualités natives et vous arriverez à de jolis résultats. Nous en avons parmi nos grands élèves de beaux spécimens.

« L'école a bien marché cette année » ; cette parole je l'ai recueillie sur la bouche de plusieurs professeurs. Nos enfants ont travaillé avec ardeur, et l'émulation a été vive. Un Frère coadjuteur d'Amasia, en convalescence ici, allait se distraire dans certaine classe où la lutte entre les camps est toujours chaude et animée.

Même entraîné dans les jeux. A telle partie de balle au camp ou de barre, j'ai vu plusieurs fois le P. Supérieur s'arrêter longtemps à contempler les joueurs. C'était un beau spectacle. Les jeudis et les dimanches d'automne et de printemps nous allons en dehors de la

ville jouer au *foot-ball* sur un « ground » fourni par la nature. A peine arrivé, on dresse deux poteaux qui délimiteront les camps, on plante tout autour des drapeaux, on revêt les couleurs bleue ou rouge, et là partie s'engage vive et alerte, d'après les grandes règles de « l'Association ». Pendant ce temps Turcs ou Arméniens accroupis sur leurs talons nous regardent ébahis.

Piété et bonne conduite. — Quand nos enfants sont tout petits, la différence entre catholiques et schismatiques est visible à l'œil nu. Élevés par des parents pieux les premiers prient volontiers et bien. Le matin on les voit presque tous s'arrêter à l'église et prier quelques instants avant d'entrer à l'école. Bon nombre font la communion le dimanche et les fêtes.

Les schismatiques au contraire nous arrivent presque toujours sans piété ; mais peu à peu, au contact des Pères et entraînés par l'exemple des catholiques, ils prennent goût à la prière. Ils sollicitent avec instance des images, des médailles, des chapelets. Chez les grands, la différence primitive entre catholiques et schismatiques a sensiblement diminué : souvent on les confondrait. Beaucoup de nos grands jeunes gens ont du catholique les vertus intérieures et extérieures, il ne leur manque que le nom. Demanderont-ils à le devenir ? L'avenir pourra nous en révéler quelque chose.

A côté de la piété la docilité, l'ordre et la régularité. C'est chose aussi rare que remarquable ici. Je causais il y a quelques jours avec notre professeur arménien schismatique ; je lui parlais de trois grands élèves venus de Djémaran (l'école nationale schismastique) :

— « Ils sont fermés et timides, » lui dis-je.

— « Il en est ainsi pour tous au Djémaran, me répondit-il. Là-bas tous les enfants sont fermés ; il n'y a pas entre les professeurs et eux de vie de famille. Et c'est nécessaire : si les maîtres traitaient les enfants avec familiarité, ceux-ci deviendraient aussitôt arrogants et indisciplinés. Chez vous il n'en est pas ainsi : les Pères sont bons et familiers, les élèves très ouverts avec eux et je ne sais pas comment cela se fait, mais ils restent pleins de respect. »

Ce professeur n'est avec nous que depuis peu de temps. Il était resté de longues années à l'école schismatique d'Amasia. Il n'en

revient pas en voyant l'ordre, la bonne tenue et la discipline de notre école.

Nos pensionnaires. — De 7 le nombre de nos pensionnaires s'est élevé à 11 dans le courant de l'année : 5 catholiques et 6 schismatiques. Ces jeunes gens sont les fils de gros propriétaires des localités voisines. Cependant l'un d'eux habite Kara-Hissar, à sept jours de voiture d'ici ; ses parents n'ont pas hésité à l'envoyer si loin et seul pour le confier aux Jésuites dont ils avaient entendu vanter l'éducation.

J'ai connu un Père surveillant qui, dans un très grand collège, marquait, sur la liste des élèves, d'un trait noir les pensionnaires ; tandis que les demi-pensionnaires et les externes étaient soulignés en rose. Venu après lui j'avais fait la même chose, et de fait ces pensionnaires étaient bien difficiles à mener. Ici, ils sont charmants, dociles et dévoués. Ils nous rendent même nombre de petits services très volontiers.

Notre fanfare. — Dès son arrivée ici en septembre 1905, le P. Giustiniani se mit à stimuler les musiciens de l'école, une quinzaine d'abord ; il sut inspirer à chacun l'amour de son instrument, puis il les exerça par de fréquentes répétitions et leur fit apprendre un très brillant répertoire. Nous avons eu, grâce à lui, cette année, une excellente fanfare toujours au poste quand il faut augmenter l'éclat de quelque cérémonie. Notez bien que cette musique est la seule de la ville et que ce sont de tout jeunes gens qui soufflent dans de gros instruments de cuivre. Vous voyez d'ici l'effet produit sur l'indigène. Quelques personnes, venues dernièrement de Samsoun pour s'établir à Tokat, ont déclaré que les morceaux de musique exécutés par nos petits artistes étaient une de leurs plus agréables distractions.

Nos séances. — Les Arméniens raffolent du théâtre, et ils sont d'autant plus faciles à émerveiller qu'ils ne sont guère gâtés sous ce rapport. Dernièrement, un de nos Scolastiques avait arrangé en arménien le drame émouvant du sacrifice d'Abraham, et nos élèves l'ont interprété sur la scène à l'occasion du premier de l'an. Nous

avons eu deux séances avec un succès complet. On ne savait qu'admirer le plus de la beauté du décor, de la fraîcheur des costumes ou de l'aisance des jeunes acteurs. Ces manifestations théâtrales ont à Tokat une importance tout à fait extraordinaire : l'assurance de nos élèves à se présenter en public, le naturel et l'aplomb avec lesquels ils jouent leur rôle, produisent une très bonne impression sur les spectateurs : les parents de nos enfants en sont ravis et les étrangers y prennent souvent la détermination de nous confier leurs fils. On a toujours remarqué qu'après des séances dramatiques ou littéraires il y avait des nouveaux à l'école.

Premières communions. — Le second dimanche après Pâques, c'était la solennité de la première communion pour les petits catholiques de nos écoles : 12 garçons et 6 filles. Ils avaient été soigneusement préparés par le P. Bontoux. Le Père leur avait adjoint, pendant la retraite et le jour de la fête, tous les enfants catholiques ayant fait la première communion ces dernières années. On avait ainsi un groupe imposant. La journée a été magnifique; dans notre chapelle très ornée les cérémonies ont eu lieu avec gravité, ordre et silence. L'effet a été excellent dans la ville. J'ai vu un Arménien schismatique tout bouleversé par ce beau spectacle. Une femme grecque schismatique disait à la Supérieure des Sœurs : « Ah ! si mon fils n'était pas mort, il serait au nombre de ces bienheureux enfants ! » Cette mère avait déjà dit : « Mes enfants seront plus tard ce qu'ils voudront (catholiques même), pourvu qu'ils soient bons. »

La visite du Vali de Sivas. — Ce fut un beau jour pour l'école Saint-Grégoire que le jour de l'arrivée à Tokat, en mai dernier, de Son Excellence le gouverneur du vilayet de Sivas. Suivant l'usage nous étions allés à sa rencontre, emmenant une centaine de nos élèves les plus grands et les plus sages. Et, en attendant l'arrivée, notre fanfare jouait sur le chemin plusieurs morceaux très applaudis.

« Les voici, » s'écrie-t-on; et tout le monde de se ranger sur le bord de la route. Nous plaçons nos enfants sur un seul rang, bien alignés, la fanfare en tête. La cavalcade débouche de derrière un coteau et les chevaux de l'escorte caracolent fièrement devant nous.

Bientôt le Vali, qui est descendu de cheval, se trouve en notre présence. Il serre la main du P. de Jerphanion et la mienne.

— « Messieurs, dit-il en français, pourquoi avez-vous pris la peine de venir? »

— « Excellence, c'est pour nous un honneur et un plaisir. »

— « M. Laporte, reprend-il, m'a transmis votre bonjour, je vous en remercie. »

(M. Laporte, consul français de Sivas, était venu nous voir quelques semaines auparavant et nous l'avions chargé de nos amitiés pour le gouverneur.)

Cependant nos musiciens jouaient avec entrain l'Hamidié, l'hymne national ottoman ; le Vali l'écoute avec attention. Quand ce fut fini :

— « Je vous félicite, mes enfants ; je vous remercie, Messieurs. »

Tout cela fut dit avec grâce et amabilité. Les Turcs nous pressaient de toutes parts, ouvrant de grands yeux pour considérer ces étrangers, ces prêtres chrétiens que le gouverneur traitait avec tant de bienveillance. C'étaient nos élèves qui étaient fiers ; on le vit bien quand nous défilâmes dans les rues de la ville à la suite de la fanfare qui jouait avec un entrain sans pareil.

Retraite de nos philosophes et examen de fin d'études. — Du 2 au 5 juin dernier, pendant les fêtes de la Pentecôte, a eu lieu dans l'école et pour nos philosophes une retraite de trois jours. En 1895, dans une retraite de ce genre, on n'avait pas osé retenir les enfants pour la nuit. Cette année on en avait fait une condition indispensable ; d'ailleurs nos jeunes gens étaient libres de venir ou non. Hé bien, à l'exception d'un seul, empêché pour des raisons sérieuses, tous nos philosophes étaient présents, sept catholiques et cinq schismatiques (trois Arméniens et deux Grecs). Nos jeunes gens se sont très bien conduits : on les voyait se promener seuls dans les allées du jardin, recueillis comme de vrais ermites.

Quelques jours avant la retraite, j'avais lu à nos deux philosophes pensionnaires le journal de retraite de Lionel Hart. Ils avaient été frappés par la description d'une nuit d'adoration devant le Saint Sacrement. Pourquoi eux aussi n'en auraient-ils pas une ? Ils l'ont eue en effet ; et les anges ont contemplé avec admiration

ces jeunes gens de seize, dix-sept, dix-huit ans, schismatiques aussi bien que catholiques, adorant le Dieu de l'Eucharistie dans le silence de la nuit.

« Comme c'est bon une retraite, disait l'un d'eux, comme cela fait du bien. » Et tous sont partis meilleurs et enchantés.

Depuis, la fin de l'année scolaire est arrivée; nos philosophes ont passé publiquement leurs examens de fin d'études. Et le jeudi 28 juin, après une séance dramatique offerte au R. P. Riondel, en visite à Tokat, eut lieu la remise solennelle des diplômes tant désirés. Ce fut un moment impressionnant que celui où le Préfet des études, donnant lecture du palmarès, proclama une mention Très-Bien, une Bien et plusieurs Assez-Bien; en tout neuf diplômés. Les applaudissements répétés des invités et des élèves soulignèrent ce beau succès.

Puis, Ohannès Mecерian, le diplômé à la mention très-bien, lut, en français, en son nom et au nom de ses camarades, un compliment où ils remerciaient vivement les Pères et les Professeurs de leur constant dévouement.

« Nous allons choisir une carrière, continua-t-il, mais nous promettons de faire honneur par notre conduite exemplaire à la brillante éducation reçue dans cette école. »

Le Révérend Père Supérieur de la Mission se leva ensuite et, en termes chaleureux, félicita nos grands élèves de leur travail, de leur piété et des beaux exemples qu'ils avaient donnés dans cette maison. A l'entendre parler, on sentait que le cœur de l'ancien supérieur de Tokat avait été entièrement conquis par nos élèves durant les deux années passées ici.



LE CERCLE DES ANCIENS ÉLÈVES.

Ce serait grande pitié d'abandonner des jeunes gens si accomplis et de les laisser se perdre après les avoir si laborieusement formés. Pendant longtemps nous n'avions ni les hommes, ni les moyens pour établir cette œuvre post-scolaire absolument nécessaire. Cette année enfin le projet a pu se réaliser et Tokat compte une œuvre de plus.

Le cercle naissant se fit connaître au public par un acte de charité.

En novembre dernier, nos jeunes gens représentèrent, en arménien, un drame biblique : *l'Enfant Prodigue*. Les séances furent payantes et le produit consacré à l'achat de vêtements pour les plus pauvres enfants de l'école. Certes, le besoin s'en faisait sentir. L'hiver venait de faire son apparition, le froid était piquant, et, dans les coins de la cour, les pieds dans la neige et les larmes aux yeux, les malheureux petits grelottaient. Les chauds et jolis vêtements furent distribués aux intéressés, la veille de Noël, dans le local du cercle : gracieuse séance autour d'arbres chargés de bonbons et de lumières.

Le cercle est situé dans une salle dont une partie sert de classe, pendant la journée, pour nos plus petits enfants. Une transformation rapide la convertit le soir en un lieu de réunion. C'est étroit et mal commode sans doute, mais un ameublement de bon goût lui donne un air presque élégant. C'est là que nos anciens se réunissent chaque soir.

S'ils veulent s'amuser, ils ont les jeux du pays et quelques jeux envoyés de France. Préfèrent-ils la lecture ? ils ont des livres, des revues et des journaux en français, en anglais, en arménien et en turc. Ils ont même des rafraichissements ; pour se faire servir, il suffit d'appeler : *Diogène*.

Diogène ! A ce mot se présente un grand jeune homme, le gérant du cercle, un Grec schismatique. Dans la journée, il est élève de la 1^{re} classe, et fait ses études ; le soir il est au service du cercle ; en tout temps il nous est très dévoué, rendant d'ici de là mille services.

Au cercle sont joints des cours du soir. Durant tout l'hiver ont lieu des cours de français et d'anglais faits par les PP. Giustiniani et Poidebard. Ici les auditeurs sont nombreux, on remarque même quelques Turcs. Il est amusant de voir arriver tous ces messieurs, un fanal à la main, sonner à la porte de l'école, assister au cours puis rentrer chez eux, tandis que les jeunes gens du cercle prolongent la veillée.

Nos anciens élèves ont aussi des distractions extraordinaires : excursions dans la campagne ou représentations dramatiques dont

eux-mêmes sont les acteurs. On n'a point oublié à Tokat le *Roi des oubliettes*, joué en ture à l'occasion des jours gras et qui eut tant de succès.

Du 19 au 23 avril dernier, le cercle était en fête; il avait invité le consul français de Sivas, M. Laporte, à présider son banquet. Chaque soir, après le travail, ces jeunes gens passèrent la veillée autour de cet homme charmant; il eut bien vite conquis leur estime et leur affection. Le dimanche 23 avril, un joyeux banquet réunissait les membres du cercle, et dans l'après-midi nos jeunes artistes offraient au consul une comédie française en trois actes, *l'Oncle du Canada*.

*
* *

L'ÉCOLE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

Les élèves de l'école française, dirigée par les Oblates de l'Assomption de Nîmes, portent un coquet tablier bleu bordé de blanc avec, sur la poitrine, les deux initiales E. F. Leur maison est à deux minutes de chez nous et de belle apparence avec son vaste jardin.

Elles sont là 9 Sœurs européennes, une Sœur indigène et 4 aides laïques. Le nombre des élèves monte à 436 réparties ainsi : catholiques, 57 ; arméniennes schismatiques, 342 ; grecques schismatiques, 37. Dans ce chiffre je ne compte pas les 25 jeunes filles qui viennent chaque jour à l'ouvrage se former auprès des Sœurs à la couture et à la coupe.

L'école Notre-Dame des Sept Douleurs donne de merveilleux résultats. Lors de la séance offerte à M. le consul de Sivas, j'ai admiré la facilité et l'aisance avec lesquelles grandes élèves et petits enfants s'expriment dans notre langue. Dans le courant de mai dernier, j'ai assisté à un examen de fin d'études; 3 jeunes filles tremblantes d'émotion ont, pendant près de deux heures, répondu avec succès aux interrogations de sept examinateurs. Le programme était vaste, s'étendant depuis les grandes questions de la morale et des sciences jusqu'aux menus détails d'hygiène et de cuisine. Demandes et réponses se faisaient en français. L'examen a été fort bien, et c'est sans indulgence que j'ai apposé ma signature au bas du diplôme.

J'emprunte les faits suivants au rapport d'une des Sœurs Oblates :
« Nos élèves sont en général bien douées, ayant de grandes apti-

tudes pour l'étude du français. Leur piété simple et naïve fait notre bonheur. L'assiduité au catéchisme est très satisfaisante. Un jour d'hiver, une pauvre petite vint avec sa robe toute mouillée (c'était l'unique qu'elle possédait et sa mère venait de la laver). Pourtant elle n'avait pas voulu manquer le catéchisme et la pauvre petite s'installa près du fourneau pour se sécher.

L'apostolat de la prière, établi depuis 1895, porte d'heureux fruits. Chaque mois nous recueillons nombre de bonnes œuvres. Un jour une des élèves, enfant de 9 ans, punie pour avoir parlé pendant le catéchisme, a fait preuve d'une soumission exemplaire. La punition achevée, sa maîtresse lui demanda si elle l'a offerte au bon Dieu.

— « Oh ! oui, répond l'enfant, j'y ai bien pensé, alors surtout que je n'étais pas coupable. »

— « Comment cela ? »

— « Ma compagne n'avait pas entendu un mot que le Père venait de prononcer et que je lui répétais. »

— « Il fallait me le dire. »

— « Non, s'écrie aussitôt l'enfant, j'ai voulu offrir ma pénitence au Sacré-Cœur, voilà pourquoi je n'ai rien dit. »

L'été dernier une élève de la première classe s'est faite, à la campagne, apôtre du Sacré-Cœur parmi ses parents et connaissances. C'est ainsi que le jour de la fête du Sacré-Cœur, elle nous a envoyé tout un petit trésor de bonnes œuvres. Elle écrivait : « Je suis heureuse de vous envoyer une liste bien remplie. Je fais tout mon possible pour faire honorer le Sacré-Cœur. »

Nos petits enfants de l'asile font aussi leur offrande. Ils prient sans se lasser et aiment surtout à redire cette pieuse invocation : Mon Jésus, miséricorde ! Les réponses de ces petits sont parfois étonnantes. Ils étaient venus ce jour-là de bonne heure à l'école et ils se pressaient autour du bureau de leur maîtresse.

— « Quand je serai grand, dit l'un des petits garçons, je serai meunier. »

— « Moi, forgeron, dit un autre, et il faisait semblant de battre le fer. »

— « Moi, j'irai au bazar faire rôtir des pois chiches. »

— « Et moi, dit un autre un peu timidement, je serai prêtre. »

— « Prêtre! s'écria un futur boulanger, mais tu ne gagneras pas de paras. »

— « C'est vrai, répondit un petit bonhomme de 6 à 7 ans qui, jusque-là, avait gardé le silence, il ne gagnera pas d'argent mais il deviendra un saint et il ira au ciel. » Cette belle réponse fit impression sur ces bambins; plusieurs s'éloignèrent la tête un peu basse. »

A ce récit de la Sœur Geneviève, je n'ajoute qu'un mot. Une des grandes élèves arménienne-schismatique, qui a reçu dernièrement le diplôme de fin d'études, désire se faire religieuse. C'est une jeune fille sérieuse, réfléchie et pieuse. Récemment elle écrivait à la Supérieure des Oblates une lettre énergique que je puis résumer en ces mots : « Ma mère, hâtez-vous de me recevoir avant que la robe de mon innocence ne soit souillée. »

*
*
*

LE DISPENSAIRE.

Ici repose Siméon Janin,
Coadjuteur temporel, S. J.,
Décédé dans l'exercice de la charité.

Le marbre qui porte cette inscription funèbre est situé en face de la pharmacie. C'est au retour d'une visite aux pauvres malades que mourut le Fr. Janin, le créateur de notre dispensaire (1). Le Fr. Jolly et Osgan son auxiliaire, tous deux disciples du bon Frère défunt, et les continuateurs de son œuvre depuis 1900, n'ont qu'à jeter les yeux sur cette glorieuse épitaphe pour s'animer à l'héroïsme. En fait, notre Fr. Jolly n'est pas au-dessous de son prédécesseur; admirable de zèle et de dévouement, il consacre tous ses soins au dispensaire si utile au pays et si profitable pour toutes nos autres œuvres. Tandis que les ministères de la Résidence nous font aimer des catholiques de Tokat, tandis que les écoles répandent notre influence dans les familles schismatiques, les soins donnés aux malades pauvres nous font connaître et estimer dans les milieux musulmans, même assez loin hors de la ville.

(1) La Biographie du Fr. Janin se trouve dans les *Relations d'Orient*, mars 1900.

Tous les matins, c'est vers notre maison un va et vient de malades de toutes provenances et de toute religion. Ils y trouvent toujours un bienveillant accueil, des soins intelligents et des remèdes gratuits. Dans l'après-midi, le Frère va visiter à domicile les malheureux que la maladie retient au lit. Ces services continués chaque jour et depuis des années aux pauvres de Tokat n'ont pu que produire un salutaire effet ; ils nous ont gagné l'estime et la bienveillance générale. Les Musulmans ne voient guère en nous que le médecin ; aussi dans quelque quartier que nous passions, nous sommes sûrs de nous entendre dire : « Hekim (médecin), venez vite, il y a ici un malade ». Le dispensaire est pour les pauvres ; et pourtant de gros Turcs, riches et influents, ont tellement confiance dans l'habileté de notre Frère qu'ils s'adressent à lui dans toutes leurs maladies.

Mais les bienfaits du dispensaire ne se bornent pas à la ville ; parmi ses clients assidus on remarque beaucoup de villageois et de montagnards. On fait mieux encore que les soigner sur place, on va chez eux. C'est pourquoi la pharmacie a une annexe obligée, l'écurie, où deux chevaux sont toujours prêts à partir au moindre appel. Souvent même le Fr. Jolly n'attend pas qu'on l'appelle, il va faire des tournées dans les villages de la montagne. Il fait ainsi de rudes courses par la chaleur épuisante de l'été ou à travers une épaisse couche de neige l'hiver.

*
* * *

LES MINISTÈRES DE LA RÉSIDENCE.

Tous les Pères de Tokat sont plus ou moins occupés à l'école ; cependant les prêtres, outre l'enseignement, remplissent les ministères habituels à nos résidences : confessions, prédications, catéchismes, directions de congrégations, etc.

Les catholiques de Tokat étant assez nombreux et très fervents, les confessions sont fréquentes dans notre église : le Père Supérieur et le Père Ministre confessent en turc, le P. Bontoux en Arménien. Le P. Giustiniani et votre serviteur confessent en français dans leur chambre quelques hommes et nos grands élèves : fait curieux,

les femmes se confessent indifféremment en turc et en arménien tandis que tous les hommes tiennent à le faire en arménien.

Le premier vendredi du mois est fêté solennellement dans notre église. Beaucoup de monde à la sainte table. Nos élèves catholiques se sont mis à la communion hebdomadaire; mais tous les jours de la semaine il y a quelques communions.

Les prédications ont lieu, en turc et en arménien, le dimanche à la dernière messe. Comme les années précédentes, une retraite pascale a été prêchée dans notre église. Les femmes seules assistaient à l'instruction du matin donnée en turc par le P. Chartron. Le soir, après le coucher du soleil, sermon sur les grandes vérités. Hommes et femmes y viennent et, mêlés aux catholiques, bien des Arméniens schismatiques. Il y a aussi de nombreux catéchismes faits dans les classes ou à l'église et pour les élèves des Sœurs.

Les congrégations de la Sainte Vierge fonctionnent à Tokat aussi régulièrement que dans les meilleurs pensionnats de France; les instructions se font en français pour les plus avancés, en turc ou en arménien pour les plus jeunes.

Caisse des pauvres. — Plusieurs catholiques influents forment une association de bienfaisance sous la direction du P. Chartron. La caisse de secours est alimentée par des quêtes annuelles faites à domicile. Avec ces fonds on vient en aide aux pauvres catholiques. On ne va pas les visiter chez eux, mais les intéressés viennent chez nous recevoir la somme allouée.

L'étude des langues. — C'est là un ministère caché dont Dieu seul connaît le prix; il a lieu ordinairement dans le calme et le silence de la cellule, en dehors des ministères spirituels et en plus des heures fatigantes employées à l'école. Jeunes et vieux Pères y sont soumis et pendant longtemps; car le missionnaire d'Arménie doit savoir deux langues: l'arménien et le turc. La première de ces langues lui permet d'avoir des rapports suivis et intimes avec les Arméniens dont nous avons surtout à nous occuper. La seconde le met en communication avec les Turcs, les Circassiens, les Grecs.

C'est dans cette étude longue et pénible que le missionnaire montre quel degré d'amour il a pour Dieu et pour les âmes.

J'ai terminé le compte rendu de nos œuvres. Vous le voyez, il y a ici beaucoup de travail, de fatigues, de souffrances. Nous y avons aussi de douces et réconfortantes joies et une grande confiance en l'avenir. Nous semons activement; la moisson lèvera, jaunira et d'autres récolteront, comme nous recueillons déjà nous-mêmes quelques fruits des travaux de nos devanciers.

Les paroles suivantes du Père de Damas sont plus vraies que jamais (1).

« Calculez le bien immense qui se manifestera dans dix et quinze ans. Tous ces enfants (nos élèves et les élèves des Sœurs), au contact du prêtre catholique auront perdu leurs préjugés contre Rome. Tous auront appris le catéchisme catholique et n'en connaîtront pas d'autre. Voyez-vous cette génération de jeunes hommes, entrant dans toutes les administrations, dans toutes les maisons de commerce, se mêlant à tout avec l'ardeur de leur âge, et apportant en tout lieu les principes catholiques? Les voilà pères de famille. Leurs femmes aussi ont appris le catéchisme catholique. Leurs enfants recevront d'eux l'initiation de la sainte doctrine. Est-ce qu'alors la vraie foi ne trouvera pas son plein épanouissement sur la terre d'Arménie? »

En attendant, et pour hâter la venue de ce jour tant désiré, que nos bienfaiteurs et nos amis, en constatant le bien que grâce à eux nous pouvons réaliser, daignent nous continuer toujours le précieux secours de leurs prières et de leurs aumônes.

J. M. TESTANIER, S. J.

Sidraq et Misaq.

Note du P. Testanier.

Avec les premières neiges, quelques pauvres familles arméniennes descendues des hautes régions qui avoisinent Erzeroum, arrivaient à Tokat. Elles avaient mis plus d'un mois pour faire à pied le trajet. Il y avait dans la petite caravane deux orphelins dont les

(1) Père de Damas, *Relations d'Orient*, juillet 1891.

parents périrent lors des massacres de 1895. Ces enfants, Arméniens schismatiques, furent conduits naturellement à l'école nationale, au Djémaran. Là on ne put pas les recevoir. L'école était-elle bondée au point de ne pouvoir abriter les deux petits orphelins ? Toujours est-il qu'il n'y avait pas de place pour eux. On eut alors l'idée de nous les amener.

— « Ces enfants n'ont plus leur père et leur mère ; les voici, prenez-les. »

Notre maison aussi était pleine, mais pouvions-nous refuser ceux que Notre-Seigneur nous envoyait ?

Sidraq et Misaq, dix et douze ans, furent donc admis immédiatement à l'école Saint-Grégoire le Thaumaturge.

Mais, dans quel état, grand Dieu ! étaient ces pauvres petits ; quelqu'un a pris sur l'heure leur photographie ; la voici à peu près. Un mince habit de toile blanche à jour laissait voir un corps bronzé ; leur figure, rude comme les montagnes qui les virent naître, était souffreteuse et sans sourire. Ajoutez dans les recoins de leurs hardes tout un monde de petits insectes.

Le Père Directeur et un membre du Cercle des anciens élèves parcoururent aussitôt le marché pour acheter à ces abandonnés des vêtements convenables. Puis, en route vers le bain turc où on vous les savonne et frotte, en principe. Leurs guenilles sont brûlées, et les orphelins vêtus de neuf des pieds à la tête sont reconduits à la maison, méconnaissables.

Sidraq et Misaq nous apparaissent à tous comme les enfants du bon Dieu ; chacun de les considérer et de les féliciter. Eux, le cœur ému et des larmes de joie dans les yeux, baisent la main de tous les Pères qu'ils croisent.

Dans quel état est leur âme ? Je l'ignore encore ; je sais seulement qu'en fait de religion ils ne connaissent que le signe de la croix. Peu à peu nous leur apprendrons la pratique entière du christianisme. Ne deviendront-ils pas un jour catholiques ? C'est le secret de Dieu qui nous les a amenés de si loin.

Et voilà plusieurs jours que ces petits montagnards sont chez nous, mangeant le pain de la charité et couchant la nuit dans notre divan. Volontiers nous les garderons à l'école la journée entière, leur donnant à midi la nourriture nécessaire. Nous ne pouvons cependant

pas les prendre tout à fait, ce serait un précédent et nous ne sommes pas en état d'ouvrir actuellement un orphelinat. Se souvenant qu'en Chine c'est pour les chrétiens honneur et joie d'adopter les enfants trouvés, le Père Supérieur s'est mis en campagne pour placer nos orphelins dans des familles catholiques. Ses démarches ont été couronnées de succès. Les familles Médini et Mattosian ont pris chacune un des orphelins. J'aime à croire que le bon Dieu les bénira abondamment pour leur générosité.

La vue des soins donnés à deux petits malheureux a produit sur nos élèves une bonne impression, elle a été aussi pour eux une leçon très efficace sur l'aumône. Ils entourent les orphelins, et ils leur font à leur tour la charité. Celui-ci leur donne des billes, celui-là, pensionnaire, tire de sa caisse des friandises afin qu'ils ne mangent pas leur pain sec au goûter; et, voyez comme la charité est ingénieuse et délicate. Ohennig, élève schismatique, a imaginé d'acheter un billet de loterie pour chacun des enfants afin qu'ils aient une part de chance : « S'ils venaient à gagner quelque joli objet, dit-il, que je serais heureux ! »

Les familles descendues d'Erzeroum n'ont pas manqué de venir à la maison. Nous avons bien accueilli les enfants; ils viennent maintenant à l'école, et, pour couvrir leurs membres engourdis par le froid, à eux aussi les chauds vêtements. Mais il faudrait refaire à leur sujet l'histoire de Sidraq et de Misaq et c'est malheureusement impossible.

Les œuvres d'Amasia.

Lettre du P. Jean-Baptiste Geng au Père Procureur de la mission.

Amasia, 20 septembre 1906.

Mon Révérend Père, P. C.,

Depuis longtemps je voulais vous écrire; et maintenant je me reproche d'avoir laissé passer les vacances sans le faire. Vous savez en effet que notre rentrée des classes se fait au commencement de septembre. Elle est bonne, grâce à Dieu, meilleure encore que l'an passé. Le petit collègue, ou pour dire plus juste l'école payante, a

92 élèves présents; nous arriverons sans doute à cent, chiffre que probablement nous ne pourrions guère dépasser; entre autres causes, faute de place. L'école arménienne qui nous faisait concurrence, et que nous appelons ici l'école d'en haut, à cause de sa situation dans le quartier, semble renoncer à nous disputer les élèves pour les hautes classes. Reste celle d'un commerçant, originaire d'ici, et établi à Constantinople. Son école, de 80 élèves, est la seule qui puisse soutenir la comparaison avec la nôtre au point de vue des études. Pour l'arménien je pense qu'ils doivent l'emporter encore : le Père Supérieur s'occupe d'améliorer les études en ce sens, surtout au point de vue de l'arménien usuel. Pour le français et les sciences, je crois qu'ils ne songent même pas à atteindre le niveau de notre école; pour le turc, c'est douteux; mais les deux écoles sont probablement de force égale. D'ailleurs un peu de concurrence est très bon, pour élèves et professeurs.

Le niveau intellectuel de l'école a beaucoup monté ces dernières années. En même temps l'esprit des élèves, des grands particulièrement, est très bon. Le P. Lebon réussit à leur donner de l'entrain et de la piété. Chaque matin, en arrivant à l'école, ils vont faire leur prière à la chapelle; de même le soir avant de partir. De temps à autre on apprend que l'un d'entre eux a demandé à être catholique : le catéchisme très bien fait et très loyalement, sans discussions inutiles, leur ouvre peu à peu les yeux. Ceux qui ont été admis sont tout épanouis depuis lors. Espérons que le bon Dieu les soutiendra et leur donnera la persévérance plus tard, au sortir de l'école, et en particulier au moment de leur mariage : c'est alors surtout qu'ils ont besoin d'esprit de foi et d'énergie; car vous savez ce que sont ici ces questions de « millet » de nation, comme ils disent.

Je tâche de mon mieux d'apprendre la langue; je peux me faire comprendre en arménien; je me suis mis au turc, que je trouve plus facile. Mais c'est une légende qu'on arrive à savoir les langues très vite : on arrive vite à se tirer d'affaire, c'est vrai; mais ce n'est pas assez, et il faut des années de persévérance pour savoir bien la langue et ne pas toujours parler « nègre ». En dehors de ce travail, qui est le premier par l'importance, et malheureusement pas le premier pour le temps que je puis y consacrer, je fais trois heures de classe aux plus grands qui vont sortir cette année avec le diplôme de fin

Tournée aux villages autour de Césarée.

Lettre de la Sœur Thérèse au R. P. Riondel.

Césarée, 28 août 1906.

Mon Révérend Père,

Nous venons de faire un beau congé et je viens vous faire partager ma joie et celle de chacune de mes Sœurs.

Jusqu'à ce jour, nous n'avions pas osé porter notre sac à iladje (remèdes) dans les centres grecs. Les croyant assez riches pour se procurer médecins et médecines, nous nous bornions à visiter les villages très pauvres. Cette fois, nous avons abordé Zindji-Péré. Quelques élèves en villégiature ainsi que la femme du Mouavin nous ont très bien reçues. Vers les trois heures du soir, je laisse mes Sœurs achever la journée avec ces dames, et nous partons, deux, faire un tour et chercher quelques misères à soulager. Notre ancien moucre d'Adana nous servait de guide après nous avoir gracieusement donné lui-même *deux fleurs de son jardin...* Qu'il était donc heureux de nous accompagner! et plus fier encore de répondre à tous les curieux : « Ce sont mes hôtes... elles viennent d'Adana ». Nous n'étions certes pas enchantées de la réplique, bien que notre Assan Aha fût un honnête et bon musulman. Jugez, mon Révérend Père, que dans son bon cœur il nous offrait l'hospitalité pour trois ou quatre jours. Malgré notre désir de lui faire plaisir, nous nous sommes contentées d'accepter ses services pour la soirée et de voir nos malades dans sa maison qui, en quelques instants, était au complet. Bref, nous partions le soir avec un bouquet de *huit fleurs*, prémices de ce beau village.

A notre retour, nous côtoyons un autre village, aussi grand, plus verdoyant, mais entièrement ture et assez riche. La pensée, le désir, les yeux, le cœur se tournaient vers ce village, mais impossible de s'y arrêter. La résolution est vite prise; si notre Mère Supérieure ne s'y oppose pas, nous le visiterons la semaine prochaine. Comme vous

La Mission de Césarée.

Rapport du P. J. Gransault au R. P. Rioulet (Suite) (1).

3° Voyage à Urgub et à Nèv-Chéhir.

Urgub est à douze heures de Césarée, à droite de la route allant à Adana. Trois de nos élèves, qui en sont originaires, nous avaient invités. Nous espérons y recruter quelques élèves. Nèv-Chéhir, à quatre heures d'Urgub et plus à l'ouest, est une grande ville. Parmi ses 2,000 familles grecques nous pensions trouver aussi des élèves. Il y avait là autrefois une mission arménienne catholique, maintenant délaissée. Ne pourrait-on pas la rétablir? Enfin, sur la route, de nombreux villages tures, encore non visités par les amateurs de botanique angléique. Telles sont les raisons pour lesquelles je vous ai demandé la permission de visiter ces parages. Si ce voyage n'a pas été aussi fructueux que je l'espérais, il n'a pas été tout à fait inutile, et, en tout cas, il a été fort intéressant, ce qui n'est pas à dédaigner quand on prend ses vacances.

J'avais pour compagnon le P. Bernardakis, notre commensal, et Ohamès Vartabet, prêtre arménien catholique, originaire de Nèv-Chéhir et résidant à Césarée. En promenant dans ces localités entièrement schismatiques et turques, l'abbé Jean sa toque couverte d'un grand voile de mousseline noire, coiffure des prêtres arméniens catholiques, le P. Bernadakis son kalimafki et son chignon, et moi mon vieux chapeau de jésuite, objet fort peu connu dans ces parages, nous prouvions d'une façon vivante l'union intime des rites catholiques entre eux. Et cette union devait être encore plus manifeste au moment où nous célébrions la sainte Messe. Chacun de nous emportait à cet effet les objets et vêtements propres à son rite.

On ne parle que français dans notre araba (voiture). L'abbé Jean a été élevé à l'ombre de l'ambassade française de Constantinople, chez les Pères Capucins, et le P. Bernardakis, assumptionniste, quoique passé au rite grec, par zèle, et parlant le grec parfaitement, n'a cependant pas oublié qu'il est savoyard.

(1) Voir le n° d'octobre dernier, pp. 477-490.

Indjè-Sou. — Nous suivons la route d'Adana pendant deux heures, laissant à droite la route d'Angora. Plaine monotone, d'abord de sable, puis constellée de pastèques, enfin sur les bords du Kara-Sou (eau noire) à perte de vue une forêt de grands roseaux. C'est de là que porté par des ânes, en bottes trainantes, qui balayent la poussière de la route, vient presque tout le combustible des nombreux fours et bains de Césarée. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Dans un manuscrit grec relatif au saint martyr cappadocien Cartérius, édité récemment par un allemand catholique, M. Compennass, on mentionne ce transport des roseaux à la ville. On venait d'allumer le bûcher, mais les flammes s'élevaient en voûte au-dessus du saint martyr sans le consumer. Un des bourreaux, saisissant la faux d'un juif qui venait de couper des roseaux et passait par là, s'en servit pour porter le dernier coup à Cartérius.

Après le pont, même paysage assez plat. Quelques chameaux promènent leur bosse en savourant les plantes épineuses. Une longue file de tentes noires de Kurdes, tranche sur la blancheur de la poussière et des marais desséchés où broutent d'immenses troupeaux.

Après quatre heures d'une course rapide, nous atteignons Indjè-Sou. On s'y arrête rarement, en allant à Adana ou en en revenant, et, du khan où l'on séjourne on ne soupçonne guère cette ville de plus de 15,000 âmes, qui garnit les pentes et le fond d'un vaste amphithéâtre ouvert du côté de Césarée. Elle est entièrement grecque et turque. Il n'y a qu'un seul Arménien qui y établit une centaine de métiers de tapis : il nous fait visiter la ville, entre autres choses un très ancien khan monumental en pierre rouge, sombre et dure, extraite des carrières voisines. A l'intérieur, ce vaste édifice de 75 pas de long, sur 35 de large et 7 ou 8 mètres de haut, est soutenu par une quinzaine de colonnes massives. Nous visitons aussi une des deux églises grecques, Saint-Dimitri, fort bien tenue et richement ornée, surtout de tableaux. C'est, ce jour-là, pour les Latins, la décollation de saint Jean-Baptiste. Mes regards tombent sur un tableau où le Saint est représenté portant sa tête sur un plat d'argent. La main qui soutient le plat et les yeux de la tête coupée sont aussi en argent. Les Grecs célèbrent l'image envoyée par Notre-Seigneur à Abgar. Sur le lutrin le livre est ouvert à la page où est la lettre d'Abgar et la réponse de Notre-Seigneur. Un jeune

papas grec se présente. La présence du P. Bernardakis, en costume grec, l'étonne. « Qui êtes-vous, lui demande-t-il en grec? » — « Prêtre grec catholique de Césarée. » — « Ah! je ne savais pas qu'il y eut à Césarée une telle hérésie! » — « Avant le Photianisme, répond le P. Bernardakis, il n'y avait que des catholiques. » Le papas d'Indjè-Sou, pas très fort en grec, avait probablement employé le mot dans son sens étymologique de séparation, sans songer au sens actuel et malsonnant d'hérésie. Quoi qu'il en soit, cette réponse un peu vive le calma et il se mit à tomber sur les protestants.

Urgub. — A partir d'Indjè-Sou, notre route se sépare de celle d'Adana, traverse des vignobles renommés, serpente longtemps à travers des rochers dénudés jusqu'à une crête élevée qu'elle franchit pour suivre la cime entre le rocher à pic et un profond précipice, supportée par un mur épais de soutènement. A un moment donné le mur est inachevé et ne laisse plus qu'un étroit passage, dangereux, ébréché fréquemment du côté du précipice. Nous descendons et retenons la voiture du côté opposé au ravin. Puis commence une longue descente jusqu'à Urgub, assez semblable, dit mon voisin, à la route de Jérusalem à la Mer Morte. Mais, depuis la crête, le paysage a changé. Ce n'est plus l'aspect sombre et désolé des montagnes et de la plaine voisine de Césarée, c'est un magnifique panorama aux nuances claires et vives, coupé au milieu par une chaîne toute blanche que les maisons de la petite ville semblent escalader, avec des taches de verdure, et, de-ci de-là, des rochers isolés semblables à d'immenses tours de cathédrales. Le soleil couchant saupoudre d'or ces teintes invraisemblables.

Après dix heures de voyage nous atteignons Urgub et descendons chez notre élève Théodocios. Son père est juge d'instruction; il touche 50 francs par mois. On dîne presque à la franca et on cause très cordialement. Le lendemain matin, messe grecque et latine dans la même chambre. L'abbé Jean nous quitte et nous devance à Nèv-Chéhir chez ses parents. Avec le P. Bernardakis et nos élèves nous visitons la ville. Urgub, l'ancienne Ossiana (moinillères), parce qu'elle est au centre de plusieurs vallées qui regorgeaient de moines et de solitaires, s'appela ensuite Procopion à cause de son sanctuaire dédié à saint Procope. Elle compte aujourd'hui de 12 à 15,000 âmes

dont 5,000 Grecs. Tout y est bien bâti en pierres. Un assez grand nombre de maisons sont même entièrement taillées dans le roc, y compris fenêtres, placards et portes, blanchies à l'intérieur, avec un aspect propre et gai. Nous visitons les parents de nos trois élèves. Partout on nous demande d'établir une école ou au moins de recevoir des pensionnaires à Césarée. Ceux qui y sont venus sont obligés de louer une chambrette en ville, ce qui est impraticable pour les plus jeunes.

Le soir on nous mène aux vignes. Nous pouvons voir en détail le paysage dont l'aspect général, vu de loin, est si bizarre, si différent des panoramas de Césarée et dont rien ne donne l'idée jusqu'à Adana. C'est, à peine au sortir de la ville, au milieu des vignes et des vergers accidentés, un amoncellement curieux de boursofflements, d'aiguilles, de tours, de monticules, moitié sable durci et consistant ressemblant à du mortier séché blanc, rose ou jaune clair, moitié rocher dur et blanc dont la hauteur varie entre 2 et 40 mètres. Les habitations des vignes sont toutes taillées dans le roc ou dans ces monticules. La plupart sont très anciennes et parfois à plusieurs étages, avec des ouvertures carrées. En voici une bien extraordinaire. Sur un tertre, une aiguille ayant la forme presque régulière d'une tour haute d'environ 15 mètres; en bas deux ou trois chambres accessibles; puis, tout en haut, à 10 ou 12 mètres, plusieurs chambres avec ouvertures, mais complètement inaccessibles d'en bas, comme semble l'indiquer un reste de conduit taillé dans le roc et descendant d'une de ces ouvertures élevées, jusqu'au sol. C'est probablement la demeure mystérieuse d'un stylite.

Comme nos élèves veulent se partager les honneurs de l'hospitalité, nous couchons chez Avraham. Le lendemain, son frère, professeur à l'école d'Urgub, où il gagne trois livres par mois, chante selon toutes les règles la messe grecque, célébrée par le Papas. C'est vraiment beau et cela ne ressemble en rien aux criaileries entendues ailleurs. Une quinzaine de personnes sont présentes. Nous n'étions pas annoncés. Plusieurs auraient volontiers écouté quelques sermons.

Sinassoun. — Après la messe on nous conduit en voiture à Sinassoun. Située à une heure d'Urgub, à une altitude de 1200 mètres, Sinassoun, ancienne Assoun, évêché grec, est une jolie petite

ville ayant de vastes maisons meublées presque à l'européenne. Elle compte six cents familles grecques et cent familles turques. On n'y parle que le grec; les Turcs même le savent. Des marchands, enrichis à Constantinople, y laissent leurs femmes et leurs enfants et viennent passer de temps en temps quelques mois au pays natal. On nous fait visiter les principaux. Ils aiment à faire parade de leur aisance et nous reçoivent fort bien. Sur de magnifiques services on nous offre des liqueurs, des confitures et des fruits.

Les alentours de Sinassoun ressemblent à ceux d'Urgub, sauf que le terrain est encore plus tourmenté et soulevé de tous côtés. C'est une collection sans fin de petites pyramides, de gros pains de sucre. Je cherche comment on pourrait donner une idée de cet aspect. Je ne trouve rien de plus exact que de le comparer au profil des montagnes de tout un pays, qu'on met au bas des cartes avec leur hauteur respective. Rien qu'à Sinassoun même, outre de nombreuses pyramides creusées, il y a au moins dix églises d'anciens monastères. Nous en visitons deux, l'une dédiée à saint Nicolas et l'autre, à trois minutes plus loin, dédiée à saint Jean-Baptiste. J'en mesure une. Elle a 28 pas de long, 20 de large, 3 mètres de hauteur, divisée en trois nefs séparées par des colonnes avec ambon, autel, siège sacerdotal, chapelles à cinq coupoles en style byzantin, le tout entièrement et fort régulièrement creusé dans le roc. Il n'y a pas une pierre maçonnée. C'est un seul bloc travaillé. L'extérieur n'est qu'une pyramide, un monticule blanc informe qui ne laisse rien supposer de la régularité intérieure. A une demi-heure de là se trouve un ancien évêché grec, Tamissos, aujourd'hui Tamcha.

Név-Chehir. — De retour à Urgub, le même jour nous partons pour Név-Chehir. Il n'y a pas d'araba à ressort, la route est très accidentée et mauvaise, mais le paysage est très intéressant. A une heure, à droite, la vallée de Gueurèmè, qui nous réserve des surprises pour le retour; plus loin, Utch Hissar (les trois châteaux), trois rochers énormes, anciennes citadelles au-dessus d'une éminence sur laquelle se pressent les maisons d'un très gros village turc; à gauche, Orta Hissar (citadelle du centre), autre

village turc au milieu duquel s'élève un rocher très haut dont le sommet est tout déchiqueté de chambres creusées dans la pierre. Tout le long, des vignes et des vergers. De temps en temps une échappée sur l'ensemble de ce pays si original. Tout d'un coup, à un tournant, un ravissant tableau d'une seconde. Une crevasse sinieuse et profonde, toute blanche, commence une vallée qui se prolonge très loin et va s'ouvrir dans les solitudes de Gueurèmè. Ce n'est que du sable durci, tout blanc. Au flanc les ouvertures, bien découpées, de quelques cellules avec, par ci, par là, un arbre vert qui a trouvé une veine de terre, et, tout au fond, un verger aux arbres serrés.

Nous avons pour compagnon un Grec, tanneur, fort blagueur mais bon enfant, qui nous amuse par ses discussions religieuses. A l'arrêt, près d'une fontaine où on abreuve les chevaux avant la dernière étape, il interpelle notre jeune arabadji turc : « *Mehmet sèni guiaour édèlimmi, baq, bourda iki papazemez var.* » « Eh ! Méhnet, veux-tu que nous te fassions guiaour (chrétien), nous avons ici deux papas. Trois ou quatre fois par jour, vous nous invitez à nous faire turcs, il faut que nous ayons notre tour. » Et Mèhmet rit avec nous. On ne peut pas se permettre partout ces plaisanteries, mais à Urgub, chrétiens et musulmans vivent en assez bonne intelligence.

Après quatre heures de route, nous arrivons à Nèv-Chèhir. Nèv-Chèhir, que les Grecs appellent aussi Néapoli, n'est pas une ville ancienne, son nom grec et turc l'indique. Elle n'a pas deux cents ans. Sur le sommet d'environ 1300 mètres qu'elle occupe, il n'y avait autrefois que deux ou trois maisons dépendant d'un village insignifiant. Un petit berger, du nom d'Ibrahim, fut envoyé à l'école et, de progrès en progrès, s'éleva jusqu'à la charge de Vizir. Il résolut de faire de son pays natal une belle ville, bâtit quelques maisons, une jolie mosquée, encore debout, et exempta d'impôts quiconque s'y établirait. On y afflua de tous côtés et c'est aujourd'hui une ville élégante d'au moins 30,000 âmes, coquettement échelonnée autour d'un mamelon qu'elle couvre entièrement de ses vastes maisons blanches, et dominée par une citadelle ruinée. De trois côtés la vue s'étend loin sur des vignes, des vergers et des jardins potagers. En gros 3,000 familles turques, 2,000 grecques

et 200 arméniennes en composent la population. Les Grecs sont en grande partie des émigrés de l'ancienne Tyane, patrie d'Appolonius, aujourd'hui village turc qu'on traverse en allant à Adana, le troisième jour.

Le quartier arménien est tout au devant de la ville dans la plaine. C'est là que nous retrouvons notre compagnon de voyage, Qhannès Vartabet, qui nous donne l'hospitalité. Son vieux père, âgé de cent cinq ans, est encore en assez bonne santé et compte de nombreux arrière-petits-enfants; la sœur de ce vénérable patriarche, morte l'an dernier à plus de cent ans, a vu les petits-enfants de ses petits-enfants. Il y a une quinzaine d'années, il y avait à Nèv-Chéhir une mission arménienne catholique, qui comptait déjà plus de vingt familles. Plusieurs prêtres y ont séjourné. On les a abandonnés. Elles persévérèrent pendant plusieurs années gardant fidèlement leur petite église et tous les objets du culte. Enfin, après sept ou huit ans de vaine attente, loin de tout secours catholique, elles sont retournées à l'église arménienne, sans cependant consentir à abandonner leur titre de catholiques. Elles sont encore inscrites comme telles et payent comme telles leurs impôts au gouvernement. Ah! si un Père avait pu passer par là, deux ou trois fois par an, en attendant des jours meilleurs! Cette mission a du moins donné l'excellent prêtre dont nous sommes les hôtes. Sa famille reste catholique, s'abstient d'aller à l'église schismatique et va de loin en loin communier à Césarée. J'ai le ferme espoir qu'on pourra ressusciter cette mission encore officiellement catholique, point fort important. Si on pouvait s'en occuper, les parents du Vartabet, nombreux et influents, reviendraient facilement à l'Église qu'ils n'ont laissée qu'à grand regret et comme forcés.

La chambre que nous occupons, voûtée comme une chapelle, est ornée d'un autel complet, reste de l'ancienne mission. Après avoir dit nos messes, auxquelles assistent un certain nombre de personnes, nous faisons quelques visites en ville. C'est aujourd'hui l'anniversaire de l'avènement du Sultan. Du haut de la citadelle, un vieux canon envoie sous le ciel bleu ses blancs nuages de fumée. Au retour, bien qu'arrivés à Nèv-Chéhir à l'improviste, des visiteurs nous attendent. C'est d'abord le pasteur schismatique, le dèrdèr, qui reviendra

jusqu'à trois fois nous voir. Le Vartabet me dit qu'il n'a même pas la foi ; en tout cas, il a beaucoup d'idées protestantes. Après lui, un jeune avocat arménien élevé chez les protestants, mais devenu leur ennemi et un Grec, fils du Mal Mudiri (quelque chose comme un receveur particulier des finances), le second fonctionnaire de la cité. Ils restent plus de deux heures et répètent sur tous les tons ce qu'on ne cessera de nous dire partout où nous irons en visite. « Nous voulons que vous établissiez ici une école. » Ce n'est pas qu'on manque d'écoles à Nèv-Chéhir. Il y en a de très grandes. Elles sont renommées, même à Césarée. Elles ont des revenus considérables, 1,500 livres, m'a-t-on dit. Elles dépensent chaque année 7 ou 8 cents livres. Le premier professeur touche de 80 à 100 livres. Les quatre maîtresses des filles ont ensemble 200 livres, ce qui est bien supérieur aux traitements qu'on donne ailleurs. Et cependant on n'en est pas content. On veut du français et une éducation européenne et aussi l'influence des chappales. Voyant sur un meuble mon chapeau, mon vieux chapeau, le même que l'an dernier le Khodja turc d'un village voulait arroser d'un plat de miel que je ne voulais pas achever, ces deux jeunes gens commencent un dithyrambe en l'honneur de cette pauvre coiffure pelée qui a traîné dans la poussière de tous les voyages. « Ah ! disait l'un d'eux, si je pouvais faire que désormais ce chapeau se promène dans nos rues, j'en donnerai 1,000 francs. » « Et moi 10,000 reprenait l'autre. » L'enchère monta jusqu'à 100,000 francs. Il fut convenu que le lendemain on nous ferait visiter un certain nombre de personnes influentes, chez qui nous trouverions les mêmes désirs d'une école française. Le soir, ce fut le tour des Améniens, jusqu'au moment où, selon l'usage oriental, on tira des placards nos trois matelas pour transformer la chapelle en dortoir. Nous avions pu cependant nous échapper deux heures, le P. Bernardin pour faire une première reconnaissance dans le quartier grec, l'abbé Jean et moi pour visiter un village turc très proche, Nar Keuy, village de la Grenade, parce qu'il est gracieux comme une grenade fraîche entr'ouverte. Il a près de 600 maisons. Ce côté là est très pittoresque. Le lit du petit ruisseau qui contourne la ville s'approfondit tout d'un coup et devient une gorge grandiose avec cascades et rochers de toutes formes, le tout bordé et rempli de verdure et se prolongeant plus de deux

heures presque jusqu'au fleuve. Entre Nèv-Chéhir et Nar Keuy, c'est une suite de jardins en terrasses, bien arrosés, qui sont limités tout d'un coup par un rocher à pic et, dans le fond, recommencent et s'élèvent doucement jusqu'au village tout blanc, que leur verdure fait ressortir avec ses maisons taillées dans le roc escarpé et bâties en belles pierres. Poiriers et pommiers, pruniers, noyers, abricotiers, pêchers sont en abondance ainsi que les légumes.

Le dimanche, 2 septembre, le vartabet dit d'abord la messe arménienne et sert ensuite la mienne. Un trentaine de femmes et à peu près autant d'hommes remplissent la petite église improvisée; c'est tout ce qu'elle peut contenir. Les derniers venus sont obligés d'entrer par les fenêtres. A l'Évangile je prêche et tâche de condenser dans cet unique sermon tout ce que je crois utile à l'état de ces âmes abandonnées, sans oublier à la fin un mot sur le culte et l'amour de la Sainte Vierge, précaution absolument nécessaire là où le protestantisme a posé le pied, c'est-à-dire partout, car nous arrivons, hélas! les derniers. Après ma messe latine, le Père Bernardakis dit la messe grecque. L'abbé Jean, très au courant des trois rites, sert la messe à notre papas. L'assistance reste jusqu'au bout et, en partie, après les cérémonies pour nous faire visite. Dans l'après-midi, accompagnés de trois jeunes gens nous allons au quartier grec. Pour en gagner le centre il ne faut pas moins d'une demi-heure. Mon chapeau et le voile du Vartabet excitent une très grande curiosité. Quelques gamins turcs nous lancent des pierres de loin en criant : *Donouzlara, Ermènilèrè*. Aux cochons, aux Arméniens!

Notre première visite est, comme il convient, pour le Mâl Mudiri, dont le fils s'est montré si aimable dès notre arrivée. Cet Effendi est fort bien, mais il a eu l'imprudence d'envoyer deux autres de ses fils chez les protestants de Marsivan où ils sont devenus de parfaits luthériens. Il les a bien chassés de sa maison, mais ensuite les a repris. L'un d'eux, étudiant en théologie, est présent au divan. Il ne se mêle guère à la conversation cordiale qui s'est engagée, et nous regarde du coin de l'œil par dessous ses lunettes dorées, jusqu'au moment où la question religieuse s'ouvre d'elle-même. Ses réponses contrarient visiblement son père et plus encore son grand frère, notre ami.

Nous continuons nos visites chez un médecin et deux pharma-

ciens. Deux nouveaux compagnons se sont joints à nous. Nous voici maintenant chez un banquier, Loucas Effendi Oréopoulos. Son fils aîné, papas grec, représente le Despote de Césarée à Nèv-Chéhir ; un autre est inspecteur de la justice pour les vilayets d'Adana et d'Alep ; un troisième, Alexandre, a terminé ses études chez nous à Adana. Ce monsieur, que j'ai vu à Adana, me reçoit avec une grande joie. Sur sa table, deux piles de livres reliés encadrent des feuilles volantes inachevées. Livres et feuilles sont ses mémoires inédits. Il a eu une existence assez mouvementée, et ce n'est qu'après sa mort qu'on publiera ces nombreux volumes. Dans toutes ces visites il a été surtout question d'une école française. On nous presse, le P. Bernardakis et moi, de répondre à ces désirs et on nous demande le moyen pratique de les réaliser. Nous promettons d'exposer la situation à nos supérieurs respectifs. Jusqu'au départ on n'a cessé de nous parler de ce sujet. Les protestants sont aussi en pourparlers et voudraient développer un commencement de mission déjà établi. Il est certain qu'avec cette population chrétienne nombreuse, et celle des petites villes de 3, 4 et 5,000 âmes et des villages qui entourent Nèv-Chéhir, on serait sûr de réussir. C'est le premier arrivé qui en profitera et qui gagnera soit les Grecs soit les Arméniens.

Au retour nous avons voulu grimper à la citadelle. Mais il fallait traverser le quartier turc. Nous étions sept ou huit, et cependant les injures commencèrent à pleuvoir, suivies bientôt par les projectiles. Nos compagnons baissaient la tête, courbaient le dos, semblant attendre un secours et n'osant dire un seul mot, pas même le fils du Mal Mudiri. Je me retourne ; une grande fille musulmane, sortant d'une assez belle maison, nous décoche une pierre de toutes ses forces. De notre côté, toujours morne silence. J'étais en train de songer au prix de mon vieux chapeau et de faire une brève et orangeuse méditation sur la patience ; je venais de me retourner pour voir où en était l'offensive, lorsqu'une pierre m'atteignit au genou et fit jaillir l'étincelle. Alors, adieu les bonnes résolutions ; je saisis une pierre et... Heureusement j'ai été maladroit ; mais l'offensive regardait de l'autre côté en fuyant à toutes jambes, tandis que nous atteignions le sommet et la citadelle. Je prends à part deux ou trois gamins et les menace sérieusement de faire mettre en prison ceux qui oseront encore nous lapider et nous insulter. Ces gamins transmirent

la nouvelle et, en redescendant, nous servirent d'escorte au milieu d'un silence respectueux. Mes compagnons, bien étonnés, me remercièrent chaudement et mon chapeau grandit en réputation. Ai-je bien fait ? c'est une autre question.

Le lundi matin, il fallut aller se promener aux vignes. En route, nous visitons une crête rocheuse toute trouée de chambres superposées en étages, qui communiquent entre eux par d'étroits et glissants couloirs ou des trous de toutes formes. Fatigués de cette gymnastique, nous dégustons une excellente pastèque dans un salon troglodyte. Après quelques heures passées dans un frais vallon, nous voulions visiter Arabissos, ville de 4 ou 5,000 âmes, peuplée de Grecs. Le temps nous manqua et nous nous contentâmes de revenir par un village turc, où je fis quelques visites de malades. C'est un de mes grands regrets, le seul de ce voyage, de n'avoir pu visiter à loisir les villages turcs et leurs environs. C'est que, pour la botanique angélique, il en est comme pour la photographie ou la topographie. Il faut des compagnons qui sachent vous attendre pendant que vous opérez et comprennent que, pour trouver une fleur rare, il en faut cueillir cent, perdre du temps et sembler souvent faire un travail inutile.

Mardi, je confesse les personnes de la maison, qui communient, et le Vartabet porte la sainte Communion à son vieux père. Dans la matinée, nous allons ensemble tous les trois bénir ce vénérable centenaire et causer avec lui. Il conte fort bien et plaisante agréablement. Un de ses petits-fils, pour le taquiner, lui demande lequel du Vartabet ou de moi est son fils. Il répond directement à celui-ci en riant : « Est-ce que par hasard tu as les yeux bleus comme ce prêtre ? ». On nous annonce une visite. C'est M. Orèopoulos, qui, malgré son grand âge et la longueur du chemin, vient nous voir et cause longtemps avec nous. Puis notre jeune Grec, qui ne manque pas de nous rappeler sa demande et celle de beaucoup de ses compatriotes. Jusqu'au dernier moment les malades affluent.

Gueurémè. — Nous partons dans la matinée pour repasser par Urgub. Une heure avant d'y arriver nous laissons sur la route voiture et bagages et nous consacrons trois heures à visiter la vallée de Gueurémè qu'on appelle aussi *Bin bir Kilicè* (les Mille et une

Églises). C'est qu'en effet cette vallée, très élargie au centre, est remplie d'une multitude incroyable d'excavations, devenues ensuite monastères, églises et solitudes. Comme aspect, c'est ce que nous avons vu dans les environs plus rapprochés d'Urgub et à Sinassoun, mais sur une bien plus vaste échelle. L'ensemble est tout blanc, teinté de rose et de jaune, sauf les petits vignobles très verts qui vagabondent à travers ces boursoufflements bizarres de toute taille et de toute forme, ensemble merveilleux et presque féérique. Ce n'est pas trois heures qu'il faudrait, c'est trois semaines d'une étude continue qui serait nécessaire pour connaître un peu sérieusement cette cité du ciel et recueillir des souvenirs infiniment précieux. On aurait une ample moisson de peintures, d'inscriptions, de noms inconnus, qui fournirait un travail pour plusieurs années, fécond peut-être en découvertes hagiographiques. A peine, en trois heures, avons-nous pu voir un petit coin de ce monde de monastères, de cellules, de chapelles, d'églises, de caveaux, tous creusés dans le roc sous ces monticules informes. Malgré les éboulements et la sauvagerie de ceux qui ont succédé aux saints, il y en a une quantité, restés intacts, et qui appellent un photographe expérimenté avant de disparaître définitivement. Incompétent en archéologie, en peinture, en grec, et pourtant profondément ému de tout ce que ces restes évoquent de souvenirs pieux, de vertu, de sainteté, de vie monastique et érémitique intense, je voudrais ne pas laisser ignorer ce coin inexploré, qui a un pendant plus merveilleux encore à sept ou huit heures de là.

Nous avons surtout visité les chapelles de la minime partie parcourue. Elles sont minuscules, trois ou quatre mètres de large, autant ou un peu plus de long. Une porte sculptée donne accès dans un petit vestibule conduisant au sanctuaire, au fond duquel est l'autel avec le siège pour le prêtre. Souvent, à côté du vestibule et du sanctuaire une chambre mortuaire avec 7, 8, 10 tombeaux, où gisent encore des quantités d'ossements. Tout est d'une seule pièce. Les parois sont complètement couvertes de fresques dont les personnages sont presque de grandeur naturelle. Les physionomies ne sont pas disgracieuses ; l'ensemble est svelte, très agréable à l'œil. Les nombreuses inscriptions, ou noms détachés, sont en grec dont les lettres et l'orthographe, me dit le P. Bernardakis, accusent le

VI^e ou le VII^e siècle. Au courrant du crayon, voici quelques sujets d'une chapelle : Le saint persan Gouria. Saint Gabriel (celui qui salue). La mère de Dieu. L'embrassement d'Élisabeth. Jésus dans les bras de sa mère, très bien proportionné. La Vierge assise, l'enfant Jésus sur les genoux, saint Joseph tout près et les Mages qui adorent ; le nom de Melchior est encore visible. La Fuite en Égypte avec un âne. — Dans une autre, je remarque saint Basile, Daniel, les mains élevées dans la position de la prière. Saint Procopios à cheval, saint Nikiforon, moine, à cheval. — Dans une troisième, deux scènes d'iconoclastes. Saint Zacharie qui tombe percé par les flèches de deux archers en costume byzantin. Tout à côté, une image de la sainte Vierge debout tenant l'enfant Jésus, sur laquelle deux archers lancent également leurs traits. Les douze Apôtres avec leur nom. Le Massacre des Innocents. Les Mages. Dans des médaillons les saints Akindinos, Agapios, Théopistos, Agapistos. L'église est probablement dédiée à saint Placide, car dans le vestibule est peint à côté de lui un magnifique cerf avec une croix sur la tête. — Un peu plus loin encore une autre chapelle toute peinte. Dans des médaillons avec leurs noms saint Eustache et ses fils. Saint Juste, saint Pantaleimon, saint Aftonius, saint Pégase, saint Elpidiforos, saint Anenbolistos (l'invendable). Saint Mamas, saint Mercure. — Une grande peinture, malheureusement effacée en partie, dont nous ne pouvons trouver le sens, représente l'enfant Jésus avec trois femmes et, dans un angle, en travers, la sainte Vierge comme couchée. Tout autour une grande inscription sur une bande où on lit : « En l'honneur de la mère de Dieu, de saint Jean-Baptiste, de saint Georges, le mégalomartyr. Un des côtés de l'église représente comme une procession de saints et de martyrs vers Notre-Seigneur, qui se penche vers une sainte à genoux à ses pieds. Son nom est effacé, mais au second rang debout se tient sainte Anastasie, ensuite sainte Catherine. Ce qui est le plus intéressant, c'est la grande église toute peinte, où l'on pénètre au milieu d'éboulements. L'intérieur reste intact. Elle a 15 mètres de long et 7 mètres de haut, avec quatre petites chapelles ayant autel, siège sacerdotal et impérial, des colonnes, le tout creusé d'une seule pièce dans le roc. Une épaisse couche de plâtre supporte les fresques considérables qui la couvrent entièrement. La coupole de l'autel principal représente le crucifie-

ment. Sur les colonnes, Jérémie et Ézéchiël, Constantin et Hélène. Beaucoup de médaillons. Sous la voûte d'entrée, d'un côté : le crucifiement, la multiplication des pains, la fuite en Égypte, le massacre des Innocents avec une mère qui s'arrache les cheveux de ses deux mains, les Mages, la Nativité, le prophète voyant la Vierge qui enfantera, etc., etc. Encore une fois c'est en courant, en grim pant à la hâte que nous voyons ces choses si intéressantes, tirés de notre admiration par le soleil qui baisse rapidement. Encore quelques recherches : un cœnobium avec une grosse croix sculptée dans le roc, un réfectoire aux tables en pierre fixées au sol, des cellules cachées au-dessus des églises en miniature ; et il faut s'arracher à ce coin de terre mystérieux d'où se sont élevés vers le ciel tant de prières et d'encens. Il reste plus d'un kilomètre à parcourir pour atteindre Méchan, la Métiani des anciens, et sur le chemin de laquelle, par centaines, se trouvent des restes comme ceux que je viens de décrire sans ordre faute de temps. Il faut renoncer à ce pèlerinage et regagner l'araba.

Il est nuit quand nous arrivons à Urgub. Au Khan, un homme n'attend même pas que je sois descendu de voiture pour me présenter son fils comme élève. Un autre l'a suivi à Césarée où nous avons maintenant cinq Urgubiotes. Le lendemain matin nous reprenions la route de Césarée où nos professeurs nous attendaient pour faire leur retraite avant la rentrée.

Comme vous le voyez, mon Révérend Père, ces huit jours ont été passablement remplis. Si, faute de temps ou de préparation, nous n'avons pas fait beaucoup de ministère direct, nous avons cependant travaillé indirectement à notre œuvre.

Par le premier courrier après notre arrivée, je recevais de Nèy-Chéhir la lettre suivante que je transcris telle quelle. Elle sera, je l'espère, un argument puissant en faveur de ceux qui y désirent une école française :

Rév. Mon Père,

Nous les soussignés, en estimants Vos projets nobles à tout le monde et à la Turquie par le répandissement des sciences et de la politesse, nous désirons beaucoup que la langue Française qui est la langue politique à tout le monde et on le parle à plusieurs pays, soit

enseignée par vous à notre patrie bien capable, ainsi bien à Césarée qu'à Név-Schéhir.

Pour y être nous vous prions l'établissement d'une école, au quartier orthodoxe en vous promissions que nous vous aiderons matériellement et spirituellement à tout vos plans et nous y ne négligerons pas.

Dans l'espoir que notre prière sincère soit bien réalisée autant possible vite. Le convenability (pour un école désiré) de notre patrie — Nev-Schéhir — nous croyons que est bien connu de votre côté.

Donc agréez, Monsieur, nos civilités et les respects empressés des peuples du quartier du chrétien.

Suivent huit signatures des gens que nous avons vus. M. Oréopoulos y joignait une lettre particulière où il faisait la même demande.

J'ai déjà été beaucoup trop long. Je vous prie de m'en excuser. J'ai voulu vous rendre compte exactement de la façon dont j'avais profité de votre bienveillante permission.

J. M. GRANSULT

NOTE.

L'électricité à Constantinople.

Le *Cosmos* nous apprend que le Ministre de la Justice de Turquie a obtenu de S. M. I. le Sultan, la concession d'un tramway électrique entre Scutari et Kadi-Keui, faubourg important de la côte asiatique du Bosphore.

Le grand maître de l'artillerie, Zéki pacha, a obtenu également l'autorisation d'installer dans Constantinople l'éclairage électrique. C'est là une nouvelle des plus importantes; car, jusqu'ici, l'électricité engendrée par les dynamos était formellement interdite en Turquie ainsi que les téléphones. L'emploi des télégraphes actionnés par des piles était seul autorisé.

Si cette interdiction était définitivement levée, l'avenir de l'électricité en Turquie pourrait être des plus brillants, notamment dans les exploitations minières de la Turquie d'Asie où l'absence d'électricité pour l'éclairage et la force motrice créait les plus grands embarras.

(*Cosmos*, 1^{er} décembre 1906.)